

**Sean Mills. *The Empire Within: Postcolonial Thought and Political Activism in Sixties Montreal*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 2010, 303 p.**

Mathieu Lavigne

Volume 11, Number 2, Spring 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1023378ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1023378ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (print)

1927-9299 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lavigne, M. (2011). Review of [Sean Mills. *The Empire Within: Postcolonial Thought and Political Activism in Sixties Montreal*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 2010, 303 p.] *Mens*, 11(2), 120–124.  
<https://doi.org/10.7202/1023378ar>

Quelques coquilles se sont glissées dans la transcription des éditoriaux où l'on trouve, par exemple, « volent » pour « votent » (p. 189), « bien » pour « rien » (p. 199), « ouvre » pour « œuvre » (p. 274), ou « jouter » pour « ajouter » (p. 282).

— Sylvie Lacombe  
Département de sociologie  
Université Laval

**Sean Mills. *The Empire Within: Postcolonial Thought and Political Activism in Sixties Montreal*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 2010, 303 p.**

Dans *The Empire Within*, l'historien Sean Mills se penche sur une décennie de l'histoire du Québec que l'on aurait cru déjà bien disséquée : les années 1960. Mills trouve toutefois un filon peu exploré, en s'intéressant non pas tant à la Révolution tranquille qu'à ce qui se passait dans ses marges au sein des organisations radicales de gauche. L'originalité de cette recherche réside dans le dévoilement d'un fond idéologique commun à ces groupes, qui provenaient de divers horizons tout en étant, pour la plupart, issus d'une même ville : Montréal. En effet, tous ces militants sont fortement influencés par les théories de la décolonisation que développent des intellectuels comme Jacques Berque, Albert Memmi et Frantz Fanon. Mills s'applique ainsi à montrer comment un discours de la décolonisation québécoise a été élaboré au sein de la gauche montréalaise, puis repris par différents segments de la société afin de réfléchir sur leur condition particulière.

Cette monographie est divisée en deux parties, la première portant sur les années 1963 à 1968, période où est conceptualisé le discours de la décolonisation québécoise. Mills y décrit la situation de Montréal autour de 1960, ville fragmentée, traversée par les divisions économiques, ethniques et linguistiques, ville dont le triste décor mena plusieurs intellectuels à voir dans les théories anti-

colonialistes des outils pertinents pour réinterpréter la réalité les entourant et la situer dans ce qu'ils percevaient comme un vaste mouvement planétaire œuvrant à la libération totale de l'être humain. Mills souligne l'influence de Frantz Fanon sur les militants montréalais, sa pensée réconciliant sentiment d'aliénation nationale et convictions socialistes. Il présente par la suite les différents intellectuels qui articulèrent et diffusèrent les premiers l'idée de décolonisation québécoise, soulignant notamment l'apport de Raoul Roy et de la célèbre revue *Parti pris*. L'auteur relève deux grandes interprétations du colonialisme au Québec, précisant que celles-ci ont toujours coexisté et que chacune a eu son moment de gloire. Durant la première partie des années 1960, le Québec est davantage présenté comme une société dominée par le colonisateur anglais, vainqueur de la bataille des plaines d'Abraham, alors que durant la seconde moitié de la décennie, c'est plutôt le capital américain qui est vu comme responsable de l'asservissement du peuple québécois. La première partie de ce livre se termine par une réflexion à propos de l'impact sur la gauche montréalaise d'idéologies et de mouvements alors présents sur la scène internationale. Mills aborde l'influence de Jean-Paul Sartre et de Simone de Beauvoir, de même que la relation parfois difficile qu'entretenait la gauche québécoise avec une partie de la gauche française. Le pouvoir d'attraction de la révolution cubaine et de ses figures de proue, Fidel Castro et Che Guevara, est aussi analysé, de même que la fascination qu'exerçait le mouvement Black Power sur les activistes montréalais.

La deuxième partie de l'ouvrage porte sur les années 1968 à 1972, période où le discours de la décolonisation est repris par différents segments de la société, qui entre alors dans une phase de politisation et d'organisation. Certains groupes, dont la communauté noire de Montréal, discriminée tant par les francophones que les anglophones, retournent ce discours contre lui-même, exposant ainsi ses contradictions. Des organisations féministes radicales, comme le Front de libération des femmes du Québec (FLF), adaptent aussi le concept de décolonisation à leur lutte, en présentant les femmes

québécoises comme les victimes d'une oppression qui découle simultanément du colonialisme, du capitalisme et du patriarcat. Dans un chapitre portant sur la question linguistique, Mills montre notamment comment les activistes engagés dans les manifestations contre le Bill 63 et dans l'Opération McGill français utilisaient le concept de la décolonisation. L'auteur poursuit son étude par une réflexion sur l'organisation de comités de citoyens dans les quartiers défavorisés de Montréal et sur la radicalisation du mouvement ouvrier. Dans le même chapitre sont explorées les idées et les actions du Front de libération du Québec (FLQ), organisation que l'auteur présente comme une des nombreuses manifestations de la révolte populaire de l'époque, qui eut toutefois des conséquences éminemment dramatiques. Dans le dernier chapitre de cet ouvrage, il est question des événements entourant la grève générale de mai 1972, mais aussi des idées qui ont mobilisé plus de 300 000 travailleurs. Selon Mills, la grève générale de mai 1972 marqua l'apogée du discours de la décolonisation au Québec, un discours qui, miné par ses contradictions, perdit par la suite son caractère mobilisateur, s'effaçant devant la popularité grandissante des mouvements marxistes et du Parti québécois.

Dans cet ouvrage, Sean Mills poursuit plusieurs objectifs dont celui de montrer qu'il y avait des interactions entre les différentes organisations de gauche montréalaises, qu'elles partageaient une même « grammaire de la dissension », que les idées traversaient les frontières linguistiques et ethniques. L'atteinte de cet objectif constitue, selon nous, un des principaux apports de cette minutieuse recherche. Par ses nombreuses descriptions de lieux de rencontre comme l'Asociación Española, où l'avant-garde montréalaise pouvait côtoyer des anarchistes espagnols qui avaient quitté leur pays après la guerre civile, l'auteur rend concrètes ces interactions entre les divers intellectuels et militants radicaux, en nous les présentant dans leur quotidienneté. Mills donne aussi maints exemples de situations où les frontières ethniques et linguistiques furent traversées dans l'action, soulignant, entre autres, l'implication d'anglophones socialistes dans

l'Opération McGill français et la présence de nombreux activistes blancs aux côtés d'étudiants noirs lors de l'Affaire Sir George Williams, un événement méconnu dont l'auteur précise la portée locale et internationale. En exposant ces interactions, Mills nous permet d'avoir une vision plus complète, un portrait plus nuancé de la gauche montréalaise des années 1960 et de sa dynamique.

Il est aussi intéressant de noter que l'auteur s'applique à relever les paradoxes du discours étudié. Par cette critique serrée, Mills nous fait comprendre que ce discours ne pouvait survivre à ses propres incohérences. Dans presque chaque chapitre, Mills souligne le peu de place faite aux femmes, aux autochtones, aux immigrants et aux homosexuels au sein des organisations radicales, tant dans leur fonctionnement que dans leurs revendications. Cependant, en voyant revenir constamment les mêmes reproches, le lecteur ne peut que ressentir une impression de redite. Afin d'éviter ces répétitions, peut-être aurait-il été pertinent de réserver un chapitre à la présentation et à l'analyse de ces limites que partageaient la plupart des groupes radicaux d'ici.

Une petite interrogation concerne cette fois le chapitre sur la grève générale de 1972. Mills y affirme que cette gigantesque mobilisation fut le résultat d'un croisement entre des revendications liées au contexte local et un discours de la décolonisation qui, grâce à la vaste diffusion que reçurent les manifestes des trois centrales syndicales faisant front commun, n'était plus l'apanage de la gauche montréalaise. Pourrait-on avancer que les débrayages massifs et la contestation étudiante de Mai 1968 en France ont aussi constitué une source d'influence pour plusieurs militants impliqués? Certaines revendications, dont l'autogestion, sont communes aux deux mouvements ouvriers, et Mills lui-même souligne que des professeurs ont repris en mai 1972 un slogan soixante-huitard. Il aurait été pertinent, selon nous, de préciser la part d'influence de Mai 1968 sur les actions des travailleurs québécois impliqués en mai 1972 et ainsi donner un portrait plus complet de ses sources idéologiques. Cette réserve mineure ne diminue évidemment en rien l'apport

considérable de ce livre à notre compréhension du militantisme des années 1960 au Québec.

— *Mathieu Lavigne*  
*Centre culturel chrétien de Montréal*

**Georges Nicholson. *André Mathieu : biographie*, Montréal, Éditions Québec Amérique, 2010, 593 p.**

Georges Nicholson s'est fait connaître des auditeurs de la défunte Chaîne culturelle de Radio-Canada en diffusant de nombreuses entrevues. C'est donc en tout état de cause que le pianiste Alain Lefèvre l'a choisi comme biographe « officiel » d'André Mathieu. Cette biographie possède tous les ingrédients pour susciter la curiosité du lecteur avide de détails. Arrive-t-elle pour autant à rejoindre les lecteurs et les chercheurs intéressés à l'histoire culturelle du Québec? C'est sous cet angle que nous tenterons de répondre à cette question.

Les citations exhaustives de la plupart des critiques, de la correspondance et des écrits du musicien ainsi que la bibliographie, la discographie et les annexes proposant l'inventaire des concerts et des œuvres (complètes et incomplètes) d'André Mathieu permettront au mélomane curieux et au chercheur de trouver matière à consultation. On déplore toutefois que plusieurs notes en bas de page n'aient pas été complétées par une recherche des documents originaux (titre du journal et dates précises), l'auteur se limitant trop souvent aux coupures de journaux colligées dans des spicilèges. On peut aussi s'étonner de cette exclamation de l'auteur après une citation : « C'est signé Schumann! » (p. 95) puisqu'il s'agit ici de Maurice Schumann, homme politique français qui commença sa carrière comme publicitaire à l'agence Havas entre 1936 et 1939.

À la place d'une véritable introduction – où les travaux antérieurs (les biographies de Joseph Rudel-Tessier en 1976, d'André-Paul Asselin en 2003, de Marie-Thérèse Lefebvre en 2006 et les romans